

## Introduction Générale

### 1.1. Problématique et genèse du sujet

À la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, alors qu'il est en mission d'exploration au cœur de l'Afrique de l'Ouest, le lieutenant Mage constate que « le moindre village habité est fortifié ». Ce constat est récurrent chez les voyageurs européens qui pénètrent cette partie du continent au cours des 18<sup>ème</sup> et 19<sup>ème</sup> siècle. Mungo Park, l'un des pionniers parmi ces voyageurs, dit par exemple de Médina du Woulli : « elle est fortifiée, comme les autres villes d'Afrique, par une haute muraille de terre, revêtue de pieux et d'arbustes épineux » (Park 1996 : 62). Les autres voyageurs qui empruntent d'autres voies après lui pour pénétrer au cœur de l'Afrique occidentale feront des constats similaires à propos d'autres villes. Les fortifications sont donc un élément omniprésent dans les villages ouest-africains à cette époque. Il semble alors, dans ce contexte, que les communautés éprouvaient un besoin vital de se défendre, et les fortifications devenaient l'expression matérielle du besoin de se protéger pour survivre. De ce fait, l'étude des fortifications peut aussi constituer une source d'informations pour les chercheurs qui s'intéressent aux populations de périodes passées. À propos de la source d'information qu'elles peuvent être, l'archéologue Graham Connah a attiré l'attention des chercheurs sur les avantages à les étudier pour accéder à une meilleure compréhension des sociétés passées (Connah 2000 et 2008). Depuis cet appel de Graham Connah, les recherches sur les fortifications en Afrique de l'Ouest se sont multipliées.

Dans cet élan, on s'est posé la question de savoir quelle était l'origine des nombreux sites fortifiés mentionnés par les voyageurs au cours des siècles précédents. Si la réponse à cette question peut probablement se trouver dans l'histoire globale de la région ouest-africaine, il est aussi certain que des éléments de réponse peuvent être trouvés dans l'histoire locale de chaque site. Premièrement, où se trouvent les sites fortifiés ? Avec la conquête coloniale, nombre de fortifications ont été simplement et purement rasées, car de l'aveu du général Faidherbe lui-même, « *on sait que leurs tatas forment des réduits difficiles à enlever: Saboucire, Goubanko et Daba nous ont appris qu'il fallait compter avec les retranchements des noirs* » (Faidherbe 1884 : 85). Quand on sait donc qu'elles ont été un obstacle à la progression des troupes de conquête coloniale, on comprend mieux le désir de ces dernières à vouloir effacer ces fortifications endogènes du paysage.

La première étape pour reconstituer l'histoire des fortifications endogènes étaient donc de retrouver leurs ruines et d'en dresser l'inventaire. Pour la région de la Falémé, les recherches antérieures effectuées par nos devanciers avaient déjà permis de recenser quelques

sites désignés par les populations locales comme des ruines de fortification (Thiaw 1999 et 2012 ; Gokee 2012 ; Huysecom *et al.* 2014). Mais au-delà de ces indications et des généralités sur le contexte régional, ces recherches s'étaient très peu attardées sur l'étude des techniques de construction, et encore moins sur les contextes locaux de mise en place. De même, les modalités d'utilisation et le rôle joué par ces structures dans l'histoire du peuplement restaient mal définis. Les limites constatées dans les travaux antérieurs nous ont amené à questionner les stratégies de protection mises en œuvre par les communautés ouest-africaines pour se protéger ? Une étude à l'échelle régionale aurait été intéressante, mais la surface à couvrir la rend irréalisable pour le moment. Nous avons décidé de restreindre notre échelle à la vallée de la Falémé, une zone située à l'Est du Sénégal et qui a constitué une des portes d'entrée vers les zones intérieures de l'Afrique de l'Ouest. Partant de la question précédente, et en nous focalisant sur la vallée de la Falémé, on peut déduire d'autres questions concernant par exemple l'emplacement des sites, les contextes historiques sous-régionaux et locaux qui ont conduit à la fortification de ces sites, ou s'intéresser aux techniques constructives utilisées et même s'interroger sur les modalités d'utilisation de ces fortifications.

### 1.2. Méthodologie de recherche

Afin de répondre aux questions énumérées ci-dessus, une approche méthodologique combinant deux axes, archéologique et historique, a été adoptée. C'est une approche classique, qui sied bien à l'étude des sociétés ouest-africaines durant l'ère atlantique. Si les deux axes comblent mutuellement leurs lacunes, et sont donc complémentaires, il faut se rappeler que la démarche dans laquelle ils s'inscrivent ne vise pas à se servir des sources historiques pour valider des faits archéologiques ou, inversement, à faire des trouvailles archéologiques des éléments de justification des sources historiques. Et même si tel était le cas, les insuccès répétés du croisement de l'archéologie avec les corpus des chroniques arabes et des sources orales par exemple démontrent à souhait que cette démarche mène généralement à des échecs (Vernet 2013 : 9). En outre, il ne faut pas oublier que les données historiques, qu'elles soient écrites ou orales, émanent d'une vision subjective de l'écrivain ou du narrateur sur un objet ou un fait (Collet 2013 : 3). De même, par leur nature, les données archéologiques sont essentiellement résiduelles et lacunaires, les restes exhumés ne représentant qu'une partie de ce qui a existé. Il faut donc garder à l'esprit que la combinaison méthodologique, entre histoire et archéologie, peut avoir des limites, mais cela ne doit pas être un frein à l'utilisation de deux sources d'informations